

Université de Damas

جامعة دمشق

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

كلية الآداب والعلوم الإنسانية

Département de Langue et de Littérature françaises

قسم اللغة الفرنسية وآدابها

4^{ème} année - Le roman 2^{ème} semestre

مادة الرواية - السنة الرابعة فصل 2

Dr. Maha Bayari

د. مها بياري

Cours du 30/4/2020 de 8h00 à 10h00

La peste (1947) Albert Camus (1913-1960)

Edition utilisée :

[La peste — Albert Camus — pdf & epub - Lyber](#)

[lyber.org](#) › [livre](#) › [albert-camus](#) › [la-peste](#)

«... il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul. »

La quatrième partie (P.P. 173-239) De septembre à décembre

Le premier chapitre (P. P. 173 – 183) Septembre et octobre

« Pendant les mois de septembre et d'octobre, la peste garda la ville repliée sous elle. Puisqu'il s'agissait de piétinements, plusieurs centaines de milliers d'hommes piétinèrent encore, pendant des semaines qui n'en finissaient pas. La brume, la chaleur et la pluie se succédèrent dans le ciel. » (P. 173)

L'image de la ville d'Oran après la souffrance de plusieurs mois de peste est peinte avec un art certain qui se caractérise par la brièveté. Il s'agit d'une personnification de la peste avec le verbe 'garder'. L'image de 'La ville repliée sous elle' laisse entendre la répétition, la monotonie de la vie pendant la peste. L'ouverture de la quatrième partie contient une image poétique, des éléments de la nature 'la brume', la chaleur', la pluie' et les oiseaux qui contournent la ville.

Pendant le mois d'octobre, le même travail se répète mais en vain. L'amitié est de plus en plus forte entre Rieux et les autres personnages qui luttent contre la peste.

« Rieux et ses amis découvrirent alors à quel point ils étaient fatigués. En fait, les hommes des formations sanitaires n'arrivaient plus à digérer cette fatigue. » (P. 173)

Grand assure son travail à la mairie, avec les équipes sanitaires et surtout l'écriture de son roman. Il parle avec Rieux de Jeanne car les deux hommes vivent la séparation.

Tarrou s'occupe des équipes sanitaires et s'approche de Cottard. Il s'installe chez Rieux après la fermeture de l'hôtel et continue à écrire ses carnets.

Le sérum de Castel est prêt et il sera essayé sur le fils du juge Othon. Le rôle du médecin devient faible, voire même inutile.

Cottard est le seul qui s'épanouit pendant la peste « Il y avait pourtant dans la ville un homme qui ne paraissait ni épuisé, ni découragé, et qui restait l'image vivante de la satisfaction. C'était Cottard. Il continuait à se tenir à l'écart, tout en maintenant ses rapports avec les autres. » (P.177) C'est le profiteuse du mal. Il est un cas exceptionnel. Il s'approche de Tarrou et ils deviennent amis malgré la divergence dans leur attitude face au mal.

« C'est pourquoi les notes de Tarrou, à cette époque, convergent peu à peu sur le personnage de Cottard. Tarrou a essayé de donner un tableau des réactions et des réflexions de Cottard, telles qu'elles lui étaient confiées par ce dernier ou telles qu'il les interprétait. Sous la rubrique « Rapports de Cottard et de la peste », ce tableau occupe quelques pages du carnet et le narrateur croit utile d'en donner ici un aperçu. » (P. P. 177.178)

Le narrateur est censé lire les carnets de Tarrou, parfois ils les commentent et d'autres il en cite un extrait. Cottard est devenu sociable, il n'est plus l'homme solitaire qui a fait une tentative de suicide au mois d'avril, avant la fermeture de la ville. Il invite Tarrou à l'opéra ce qui montre qu'il a de l'argent. L'opéra se trouve à la place d'Armes à Oran c'est une dimension réaliste.

« Enfin, les pages de Tarrou se terminent sur un récit qui illustre cette conscience singulière qui venait en même temps à Cottard et aux pestiférés. Ce récit restitue à peu près l'atmosphère difficile de cette époque et c'est pourquoi le narrateur y attache de l'importance. Ils étaient allés à l'Opéra municipal où l'on jouait Orphée et Eurydice. Cottard avait invité Tarrou. Il s'agissait d'une troupe qui était venue, au printemps de la peste, donner des représentations dans notre ville. Bloquée par la maladie, cette troupe s'était vue contrainte, après accord avec notre Opéra, de rejouer son spectacle, une fois par semaine. Ainsi, depuis des mois, chaque vendredi, notre théâtre municipal retentissait des plaintes mélodieuses d'Orphée et des appels impuissants d'Eurydice. » (P. 181)

Pour la première fois, le théâtre est au premier plan mais, comme toute la ville, la peste y pénètre pour laisser ses traces néfastes. Les deux personnages, Cottard et Tarrou assistent au spectacle. Les deux pages consacrées au récit sont très denses malgré leur brièveté. La répétition du spectacle tous les vendredis montre la monotonie imposée par la peste.

Eurydice est une nymphe et Orphée est un héros dans la mythologie grecque. Elle est la « Compagne fidèle d'Orphée, grand poète et musicien, elle est poursuivie par Aristée le jour de ses noces. En tentant de fuir, elle est mordue par un serpent et meurt. Inconsolable, Orphée entonne une complainte. Émus, les dieux lui accordent de descendre jusqu'aux Enfers pour la sauver. Grâce au son de sa lyre, Orphée endort Cerbère, le chien des Enfers, puis il arrive devant les monarques du monde souterrain, Hadès et sa femme Perséphone. Impressionnée par son courage et son amour, Perséphone prie Hadès de rendre Eurydice à son mari. Hadès accepte, à la seule condition qu'Orphée ne se retourne pas avant d'être sorti des Enfers.

Eurydice suit Orphée, guidée par la musique de sa lyre. Lorsqu'Orphée voit poindre à nouveau la lumière du jour, n'entendant aucun bruit, et se méfiant un peu des promesses d'Hadès, il se retourne pour voir si son épouse est toujours derrière lui. Hélas, un seul coup d'œil suffit pour qu'il la perde pour toujours, Eurydice est happée par le séjour des morts. »
(<https://fr.wikipedia.org/wiki/Orph%C3%A9e>)

Le célèbre compositeur Christoph Willibald Gluck (1714-1787) raconte ce mythe dans un opéra (Œuvre théâtrale mise en musique, Larousse) en trois actes intitulé *Orphée et Eurydice* (1762).

« Installés aux places les plus chères, Cottard et Tarrou dominaient un parterre gonflé à craquer par les plus élégants de nos concitoyens. Ceux qui arrivaient s'appliquaient visiblement à ne pas manquer leur entrée. Sous la lumière éblouissante de l'avant-rideau, pendant que les musiciens accordaient discrètement leurs instruments, les silhouettes se détachaient avec précision, passaient d'un rang à l'autre, s'inclinaient avec grâce. Dans le léger brouhaha d'une conversation

de bon ton, les hommes reprenaient l'assurance qui leur manquait quelques heures auparavant, parmi les rues noires de la ville. L'habit chassait la peste. » (P.182)

Les deux personnages sont à l'opéra d'Oran « aux places les plus chères » pour évoquer la richesse de Cottard ainsi que les autres spectateurs 'les plus élégants de nos concitoyens'. L'espace du théâtre s'ouvre avec son lexique spécial, en ce qui concerne le lieu d'une part : un parterre – l'avant-rideau – un rang – la salle - le rouge des fauteuils, et le spectacle de l'opéra d'autre part : les musiciens – instruments – acte – duo – le chanteur – spectateurs – orchestre - chanté en ariettes – son air.

Pendant le premier acte le chanteur est normal, mais pendant le 2^{ème} il montre des signes de fatigue et pendant le troisième il meurt sur scène.

« Il fallut le grand duo d'Orphée et d'Eurydice au troisième acte (**c'était le moment où Eurydice échappait à son amant**) pour qu'une certaine surprise courût dans la salle. Et comme si le chanteur n'avait attendu que ce mouvement du public, ou, plus certainement encore, comme si la rumeur venue du parterre l'avait confirmé dans ce qu'il ressentait, il choisit ce moment pour avancer vers la rampe d'une façon grotesque, bras et jambes écartés dans son costume à l'antique, et pour s'écrouler au milieu des bergeries du décor qui n'avaient jamais cessé d'être anachroniques mais qui, aux yeux des spectateurs, le devinrent pour la première fois, et de terrible façon. » (P. P. 182-183)



L'opéra d'Oran

« tout un luxe devenu inutile sous la forme d'éventails oubliés et de dentelles traînant **sur le rouge des fauteuils**. (P.182)

Dans le mythe et l'opéra de Gluck, c'est Eurydice qui disparaît, tandis que sur scène la situation est renversée, car Orphée, ou plutôt l'acteur qui joue son rôle, meurt sur scène.

La position de l'acteur rappelle celle du concierge « bras et jambes écartés, dans une attitude de pantin. » (P. 23) Cette ironie tragique est présente tout au long du récit. La peste pénètre dans tous les lieux, et en termes de Vautrin, elle glisse comme un serpent. « Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon, ou s'y glisser comme une peste. » *Le père Goriot* (1835), Balzac.

Le spectacle s'arrête et les spectateurs sont bouleversés et quittent la salle.

En 1933, Antonin Artaud donne une conférence à la Sorbonne intitulée 'Le théâtre et la peste'. Il la voit comme une 'entité psychique', un mal spirituel. Les organes atteints sont le cerveau, la forme bubonique, et les poumons, la forme pulmonaire. La peste produit un désordre organique effrayant. Le théâtre, comme la peste, déploie une terrible puissance. « La peste n'est pas une image du théâtre, elle est le théâtre. » selon Artaud.

Cette conférence est publiée avec d'autres essais écrits entre 1931 et 1936 sous le titre *Le Théâtre et son double* (1938). Les autres doubles évoqués dans l'ouvrage sont la métaphysique, la peinture, l'alchimie et la cruauté. Le livre d'Artaud porte sur le « théâtre pur ». La notion de pureté est évoquée par André Gide dans son roman *Les Faux-Monnayeurs* (1926). Le personnage d'Edouard essaye d'écrire un 'roman pur'. Le poète Paul Valéry a parlé de « la poésie pure ».

Le deuxième chapitre (P. P. 184 – 191) Septembre et octobre

L'ordre temporel n'est plus respecté, le chapitre commence avec un retour au mois de septembre et les tentatives d'évasion de Rambert. En attendant l'occasion pour s'évader, il a accepté de travailler avec les équipes sanitaires. Tarrou a réussi à le convaincre en lui disant que Rieux est aussi loin de sa femme. Il travaille beaucoup jusqu'à l'épuisement et parfois jusqu'à la crise. Le juge Othon lui transmet un message avec Rieux pour ne pas fréquenter les milieux de la contrebande. « Et, pendant ces quinze jours, Rambert travailla sans s'épargner, de façon ininterrompue, les yeux fermés en quelque sorte, depuis l'aube jusqu'à la nuit. Tard dans la nuit, il se couchait et dormait d'un sommeil épais. Le passage brusque de l'oisiveté à ce labeur épuisant le laissait à peu près sans rêves et sans forces » (P. 185)

Mais les préparations de l'évasion nécessitent qu'il s'installe chez les espagnols, un nouvel espace.

« Le lendemain, ils ne parlèrent plus de rien, mais travaillèrent ensemble. La semaine suivante, Rambert était enfin installé dans la petite maison espagnole. On lui avait fait un lit dans la pièce commune. » (P. 186) Il reste seul avec 'la vieille mère' un nouveau personnage. De même que les autres personnages féminins, son nom n'est pas donné, et elle est décrite brièvement.

« Elle était sèche et active, habillée de noir, le visage brun et ridé, sous des cheveux blancs très propres. Silencieuse, elle souriait seulement de tous ses yeux quand elle regardait Rambert. » (P.186)

Elle discute avec lui au sujet de sa femme et de la religion. Le moment de l'évasion s'approche
« Le mercredi, Marcel rentra en disant : « C'est pour demain soir, à minuit. Tiens-toi prêt. » (P.187)

Le jour de l'évasion arrive (jeudi) Rieux se rend à l'hôpital pour parler à Rieux, il rencontre le père Paneloux qui accepte de le remplacer dans la maison de quarantaine. C'est la première scène qui se passe dans un hôpital. « Tarrou fit entrer Rambert dans une très petite salle, entièrement tapissée de placards. Il ouvrit l'un d'eux, tira d'un stérilisateur deux masques de gaze hydrophile, en tendit un à Rambert et l'invita à s'en couvrir. Le journaliste demanda si cela servait à quelque chose et Tarrou répondit que non, mais que cela donnait confiance aux autres. » (P. 189)

Les mesures de préventions sont strictes.

« Ils poussèrent la porte vitrée. C'était une immense salle, aux fenêtres hermétiquement closes, malgré la saison. Dans le haut des murs ronronnaient des appareils qui renouvelaient l'air, et leurs hélices courbes brassaient l'air crémeux et surchauffé, au-dessus de deux rangées de lits gris. De tous les côtés, montaient des gémissements sourds ou aigus qui ne faisaient qu'une plainte monotone. Des hommes, habillés de blanc, se déplaçaient avec lenteur, dans la lumière cruelle que déversaient les hautes baies garnies de barreaux. Rambert se sentit mal à l'aise dans la terrible chaleur de cette salle et il eut de la peine à reconnaître Rieux, penché au-dessus d'une forme gémissante. » (P. 189)

L'entrée de Rambert à l'hôpital permet de découvrir l'univers étouffant des malades et des médecins. Il discute avec Rieux et Tarrou et leur apprend sa décision de rester et de lutter avec eux.

« — Ce n'est pas cela, dit Rambert. J'ai toujours pensé que j'étais étranger à cette ville et que je n'avais rien à faire avec vous. Mais maintenant que j'ai vu ce que j'ai vu, je sais que je suis d'ici, que je le veuille ou non. Cette histoire nous concerne tous. » (P. 190)

Il répète les mots de Rieux au début de la peste « Ce n'est pas une raison suffisante. Cette histoire est stupide, je sais bien, mais elle nous concerne tous. Il faut la prendre comme elle est. — Mais je ne suis pas d'ici !

— A partir de maintenant, hélas! vous serez d'ici comme tout le monde. » (P. 84)

Rambert a changé d'avis après avoir vu les malades et l'attitude de Rieux, Tarrou et les autres pour faire face à l'épidémie. Il est convaincu par les arguments de Rieux et Tarrou et renonce finalement à son égoïsme. L'aide ça s'offre, ça ne s'impose pas.

Le troisième chapitre (P. P. 192 – 199) Fin octobre

« Ce fut dans les derniers jours d'octobre que le sérum de Castel fut essayé. Pratiquement, il était le dernier espoir de Rieux. Dans le cas d'un nouvel échec, le docteur était persuadé que la ville serait livrée aux caprices de la maladie, soit que l'épidémie prolongeât ses effets pendant de longs mois encore, soit qu'elle décidât de s'arrêter sans raison. »

Le fils du juge Othon est gravement atteint et il est transféré dans un hôpital auxiliaire, à l'origine c'était une école « ...dans une ancienne salle de classe où dix lits avaient été installés. » (P. 194)

L'ironie tragique se manifeste dans cette situation bouleversée, l'enfant va à l'école pour apprendre, mais pendant la peste il y est pour se soigner et mourir.

La famille Othon isolée, Rieux, Tarrou, Rambert et Paneloux sont au chevet de l'enfant agonisant, c'est un grand exemple de solidarité. Le serum de Castel n'a pas réussi à le sauver de la mort. La scène de l'agonie et la mort d'un innocent est tragique.

Le quatrième chapitre (P. P. 200 – 211)

Rieux et Paneloux deviennent de plus en plus proche. Il donne un deuxième prêche. « Le soir du prêche, lorsque Rieux arriva, le vent, qui s'infiltrait en filets d'air par les portes battantes de l'entrée, circulait librement parmi les auditeurs. Et c'est dans une église froide et silencieuse, au milieu d'une assistance exclusivement composée d'hommes, qu'il prit place et qu'il vit le père monter en chaire. /.../ Chose curieuse encore, il ne disait plus « vous », mais « nous ». » (P.202)

De même que Rambert, Paneloux est bouleversé par le spectacle de la mort. Il déménage chez une vieille personne. Il est épuisé et refuse de consulter un médecin. Rieux arrive et le transporte à l'hôpital mais il est trop tard pour le sauver. Il mourra le lendemain. « On inscrivit sur sa fiche : « Cas douteux. » (P. 211)

Le cinquième chapitre (P. P. 212 – 219) / novembre

« La Toussaint de cette année-là ne fut pas ce qu'elle était d'ordinaire. Certes, le temps était de circonstance. Il avait brusquement changé et les chaleurs tardives avaient tout d'un coup fait place aux fraîcheurs. Comme les autres années, un vent froid soufflait maintenant de façon continue. » C'est la fête de tous les saints. (Elle « se célèbre le 1er novembre, la veille du jour de la commémoration des fidèles défunts, le 2 novembre, où l'on prie pour les morts.)

« Mais tous ces signes de saison ne pouvaient faire oublier que les cimetières étaient désertés. Les autres années, les tramways étaient pleins de l'odeur fade des chrysanthèmes et des théories de femmes se rendaient aux lieux où leurs proches se trouvaient enterrés, afin de fleurir leurs tombes. »



Une chrysanthème (Plante (composée) ornementale d'automne de grand usage en France dans les jardins et pour l'ornement des tombes à la Toussaint. Larousse)

La peste a tout bouleversé, même les cimetières pendant la fête de la Toussaint sont vides. C'est Cottard qui explique la situation à sa façon ironique.

« Voilà pourquoi la Fête des Morts, cette année-là, fut en quelque sorte escamotée. Selon Cottard, à qui Tarrou reconnaissait un langage de plus en plus ironique, c'était tous les jours la Fête des Morts. » (P. 213)

Castel poursuit ses recherches sur le sérum, il ne se lasse pas de trouver le remède pour guérir les malades. De même, pour les autres médecins qui font leur possible partout. Malheureusement le docteur Richard est mort de la peste. Les lieux publics ont perdu leur fonction à l'exception de la préfecture qui l'a gardée.

« /.../ un seul lieu public qui ne fût transformé en hôpital ou en lazaret, et si l'on respectait encore la préfecture, c'est qu'il fallait bien garder un endroit où se réunir. »

Les symptômes de la forme pulmonaire apparaissent, le malade meurt en quelques jours.

« Les formes pulmonaires de l'infection qui s'étaient déjà manifestées se multipliaient maintenant aux quatre coins de la ville, comme si le vent allumait et activait des incendies dans les poitrines. Au milieu de vomissements de sang, les malades étaient enlevés beaucoup plus rapidement. La contagiosité risquait maintenant d'être plus grande, avec cette nouvelle forme de l'épidémie. Au vrai, les avis des spécialistes avaient toujours été contradictoires sur ce point. » (P. 214)

Le nombre des morts reste équilibré avec une baisse dans le cas de la peste bubonique. Les passages qui portent sur la description des symptômes de la maladie sont durs, mais elle donne une touche réaliste à l'histoire. Mais elle est souvent suivie d'une scène moins dure comme la visite au camp d'isolement. « Et pour avoir une juste idée du calme et du sang-froid dont il était question, il suffisait d'entrer dans un lieu de quarantaine ou dans un des camps d'isolement qui avaient été organisés par l'administration. Il se trouve que le narrateur, appelé ailleurs, ne les a pas connus. Et c'est pourquoi il ne peut citer ici que le témoignage de Tarrou. » (P. 215)

Le stade municipal du football est transformé en lieu de quarantaine, c'est un autre exemple des conséquences de la peste sur les lieux. Le sport est aussi affecté par la peste.

Les trois personnages, Tarrou, Rambert et Gonzalès visitent le stade un dimanche après-midi du mois de novembre. L'espace sportif est ouvert avec son lexique spécial : 'un à zéro' – une balle-le terrain - les tribunes - les anciens vestiaires de joueurs - matches - les équipes...

Malheureusement, le stade n'est plus un lieu pour pratiquer le sport, et tous ses éléments ont changé de fonction « Mais le terrain était couvert par plusieurs centaines de tentes rouges, à l'intérieur desquelles on apercevait, de loin, des literies et des ballots. On avait gardé les tribunes pour que les internés pussent s'abriter par les temps de chaleur ou de pluie. » (P. 216) En temps normal, les joueurs de football jouent sur le terrain et les spectateurs occupent les tribunes.



(Mais le terrain était couvert par plusieurs centaines de tentes rouges.)

M. Othon est interné dans ce camp après la mort de son fils. Il parle avec Tarrou et Rambert de son fils et pour la première fois il dit son prénom 'Philippe' (déjà vu au restaurant de l'hôtel dans les carnets de Tarrou P. 32).

Le temps s'est passé et le crépuscule s'approche. Une phrase décrit ce moment et dessine un beau tableau avec les éléments de la nature 'le soleil' – l'horizon – nuages – rayons'. « Le soleil baissait à l'horizon et, entre deux nuages, ses rayons entraient latéralement dans les tribunes, dorant leurs trois visages. » (P. 218) La couleur dorée se reflète sur les visages de Tarrou, Rambert et le juge Othon. C'est une scène visuelle.

« Ils allèrent dire au revoir à Gonzalès, qui étudiait un tableau de surveillance par roulement. Le joueur rit en leur serrant les mains. » (P. 218) Le récit continue pour évoquer la fin de la visite, Gonzales est de bonne humeur. Il reste pour aider dans la surveillance du stade. La visite se termine avec le soir et Tarrou qui réfléchit sur le cas du juge « Mais comment aider un juge ? ». La justice est inutile en temps de fléau.

Le sixième chapitre (P. P. 220 – 232) Fin novembre

« Il y avait ainsi, dans la ville, plusieurs autres camps dont le narrateur, par scrupule et par manque d'information directe, ne peut dire plus. » (P. 220)

Après la scène du camp du stade municipal, dans le chapitre précédent, le narrateur « ne peut dire plus » sur les autres camps. Ainsi la description des camps est terminée.

La description de l'espace, fin novembre, porte sur les éléments de la nature (la pluie – le soleil – les nuages – l'air) qui pourraient dessiner un beau tableau.

« A la fin de novembre, cependant, les matins devinrent très froids. Des pluies de déluge lavèrent le pavé à grande eau, nettoyèrent le ciel et le laissèrent pur de nuages au-dessus des rues luisantes. Un soleil sans force répandit tous les matins, sur la ville, une lumière étincelante et

glacée. Vers le soir, au contraire, l'air devenait tiède à nouveau. Ce fut le moment que choisit Tarrou pour se découvrir un peu auprès du docteur Rieux. /.../

Rieux et Tarrou chez le vieil asthmatique- la terrasse/le soir vers dix heures (P.P. 222-231)

Un jour, vers dix heures, après une longue et épuisante journée, Tarrou accompagna Rieux, qui allait faire au vieil asthmatique sa visite du soir. Le ciel luisait doucement au-dessus des maisons du vieux quartier. Un léger vent soufflait sans bruit à travers les carrefours obscurs. » (P. 220)
Rieux, absent pendant la visite du stade, visite le vieil asthmatique avec Tarrou. Ils le retrouvent comme d'habitude, la peste ne l'a pas touché. Il invite Rieux et Tarrou à monter sur la terrasse, ils acceptent. La description de la ville du haut de la terrasse est panoramique. Pour la première fois on voit la mer de loin, et le phare qui a perdu sa fonction de guider les navires.

« /.../ le phare de la passe, depuis le printemps, continuait à tourner pour des navires qui se détournaient vers d'autres ports. /.../ Le silence était absolu. »

C'est le moment de l'amitié, Tarrou raconte à Rieux son histoire dans un long discours, le plus long dans tout le roman (P. P.222-229).

« Disons pour simplifier, Rieux, que je souffrais déjà de la peste bien avant de connaître cette ville et cette épidémie. » La peste pour Tarrou est un mal moral, son père est un avocat général, il condamne un homme à mort.

« Quand j'ai eu dix-sept ans, en effet, mon père m'a invité à aller l'écouter. Il s'agissait d'une affaire importante, en cour d'assises, et, certainement, il avait pensé qu'il apparaîtrait sous son meilleur jour. »

« J'ai compris alors que moi, du moins, je n'avais pas cessé d'être un pestiféré pendant toutes ces longues années où pourtant, de toute mon âme, je croyais lutter justement contre la peste.

« C'est pourquoi encore cette épidémie ne m'apprend rien, sinon qu'il faut la combattre à vos côtés. Je sais de science certaine (oui, Rieux, je sais tout de la vie, vous le voyez bien) que chacun la porte en soi, la peste, parce que personne, non, personne au monde n'en est indemne. Et qu'il faut se surveiller sans arrêt pour ne pas être amené, dans une minute de distraction, à respirer dans la figure d'un autre et à lui coller l'infection. Ce qui est naturel, c'est le microbe. Le reste, la santé, l'intégrité, la pureté, si vous voulez, c'est un effet de la volonté et d'une volonté qui ne doit jamais s'arrêter. L'honnête homme, celui qui n'infecte presque personne, c'est celui qui a le moins de distraction possible. »

« En terminant, Tarrou balançait sa jambe et frappait doucement du pied contre la terrasse. Après un silence, le docteur se souleva un peu et demanda si Tarrou avait une idée du chemin qu'il fallait prendre pour arriver à la paix.

— Oui, la sympathie. /.../

Savez-vous, dit-il, ce que nous devrions faire pour l'amitié ?

— Ce que vous voulez, dit Rieux.

— Prendre un bain de mer. Même pour un futur saint c'est un plaisir digne »

L'histoire de Tarrou est touchante. Il est contre la peine de mort. Il a quitté sa famille et lutte pour ses principes humains.

Rieux et Tarrou/ le bain de l'amitié - à la plage (P. P. 231-232)

« Un moment après, l'auto s'arrêtait près des grilles du port. La lune s'était levée. Un ciel laiteux projetait partout des ombres pâles. » Cette scène se passe la nuit mais éclairée par la lune, l'espace est ouvert avec une couleur qualifiée de 'laiteux', le blanc. Rieux et Tarrou se permettent de faire une dérogation pour la première fois. Ils nagent à la claire de lune et se libèrent un peu du poids de leur travail.

Le septième chapitre (P. P. 233 – 239) Décembre

Au début du chapitre, la situation est la même, la forme pulmonaire répandue et Rieux continue son travail humain.

Fin décembre / Rieux aide Othon pour sortir du camp (P. P. 233-234)

« Vers la fin de décembre, Rieux reçut de M. Othon, le juge d'instruction, qui se trouvait encore dans son camp, une lettre disant que son temps de quarantaine était passé que l'administration ne retrouvait pas la date de son entrée et qu'assurément, on le maintenait encore au camp d'internement par erreur. » (P. 233)

Rieux le fait sortir. Le juge prend congé de son travail et rejoint les équipes sanitaires volontaires au stade. « Rieux le regardait. Il n'était pas possible que dans ces yeux durs et plats une douceur s'installât soudain. Mais ils étaient devenus plus brumeux, ils avaient perdu leur pureté de métal. » Le changement du juge Othon après la mort de son fils est certain. Les yeux du juge étaient 'durs et plats' sont devenus doux.

La fête de Noël / le 25 décembre / Grand pestiféré

La fête de la joie ne l'est plus pendant la peste. Le personnage touché ce jour-là est Grand. A midi, Rieux et Tarrou le trouvent devant une vitrine en train de pleurer. Ses souvenirs avec Jeanne le bouleverse. Il a de la fièvre. Les symptômes de la peste pulmonaire apparaissent.

« Dans son lit maintenant, Grand étouffait : les poumons étaient pris. Rieux réfléchissait. L'employé n'avait pas de famille. A quoi bon le transporter? Il serait seul, avec Tarrou, à le soigner... Grand était enfoncé au creux de son oreiller, la peau verdie et l'œil éteint. Il regardait fixement un maigre feu que Tarrou allumait dans la cheminée avec les débris d'une caisse. « Ça va mal », disait-il. Et du fond de ses poumons en flammes sortait un bizarre crépitement qui accompagnait tout ce qu'il disait. Rieux lui recommanda de se taire et dit qu'il allait revenir. Un bizarre sourire vint au malade et, avec lui, une sorte de tendresse lui monta au visage. Il cligna de l'œil avec effort. « Si j'en sors, chapeau bas, docteur ! » Mais tout de suite après, il tomba dans la prostration. »

Après quelques heures, l'état de santé de Grand se dégrade. Mais il demande le manuscrit composé d'une cinquantaine de feuilles et contenant la même phrase. Ensuite, il demande à Rieux de la lire. « L'ouvrage comportait aussi des explications, parfois démesurément longues, et des variantes. Mais à la fin de la dernière page, une main appliquée avait seulement écrit, d'une encre fraîche: « Ma bien chère Jeanne, c'est aujourd'hui Noël... » Au-dessus, soigneusement calligraphiée, figurait la dernière version de la phrase. »

Un message discret d'amour à Jeanne qui exprime les sentiments de Grand. La dernière version est lue par Rieux « « Par une belle matinée de mai, une svelte amazone, montée sur une somptueuse jument alezane, parcourait, au milieu des fleurs, les allées du Bois... »

Le mot 'fleuries' est remplacée par 'au milieu des fleurs', le nom 'Boulogne' est supprimé.

La surprise est énorme, Grand demande à Rieux de brûler le manuscrit. Rieux injecte le sérum sans beaucoup d'espoir. Le lendemain, le malade allait mieux il n'est plus fiévreux. Une fille est aussi guérie comme Grand. La maladie recule. C'est le début de l'espoir.

(Lire la cinquième partie pour la semaine prochaine)

Bon courage